

Alexandre Voisard

Le Mot
musique

ou L'Enfance d'un poète

récit

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES
PAR LE CANTON DU JURA
ET PAR L'OFFICE DE LA CULTURE DU CANTON DE BERNE

L'AUTEUR REMERCIE DE SON SOUTIEN
PRO HELVETIA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE

« LE MOT MUSIQUE OU L'ENFANCE D'UN POÈTE »,
CENT QUARANTE-SIXIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
ILLUSTRATION DE COUVERTURE :
ALEXANDRE VOISARD, À L'ÂGE DE CINQ ANS,
PHOTO HÜSSER, PORRENTRUUY,
DOCUMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE CANTONALE JURASSIENNE
PORTRAIT DE L'AUTEUR : HORST TAPPE, MONTREUX
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR +, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-145-6
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2004 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*À Thérèse,
Isabelle, Marie-Paule,
Nicolas, Laurent,
Stéphane,
et ce qui s'ensuit...*

*On n'est pas seul
dans sa peau.*

HENRI MICHAUX
Qui je fus

À l'exception des ascendants, qui sont mentionnés sous leur nom d'état civil, les contemporains avec qui j'ai vécu, risqué ou commercé (ou que j'ai un instant côtoyés) figurent en ce récit sous un pseudonyme voisin de leurs noms et prénoms réels, soit par une distorsion anagrammatique, soit par l'assonance, soit par un semblant d'antonymie. Les lecteurs qui ont connu comme moi certains d'entre eux ne seront pas en peine, munis de cette clef, de les identifier. Cette parodie de « voile » a seulement voulu, ultime pudeur, faire un clin d'œil à la fragilité de la mémoire.

A. V.

I

LES QUATRE COINS DU CIEL

9 JANVIER 1989. On vient de conduire mon père à sa dernière demeure. Ce mot même, qui m'a toujours paru si doux, résonne cruellement dans ma tête. Demeure, la dernière demeure... Comme pour ajouter au deuil qui afflige notre tribu (le patriarche l'appelait ainsi), la neige s'est mise à tomber dès hier obstinément, chassée par une bise glaciale qui fouette les joues et m'arracherait des larmes si ma douleur n'y avait déjà pourvu. Se peut-il que j'aie aimé à tel point ce père pour que sa disparition, à plus de nonante ans, me désespère autant ? Et de quoi me plaindrais-je ? N'ai-je pas eu tout le temps de lui dire mon affection, ma reconnaissance, mes regrets aussi pour une adolescence rebelle qui le désola si durablement ?

J'avais certes commis de petits et de moins petits larcins, des bourdes et des méfaits en tous genres. Pourtant j'avais le sentiment que ces fautes-là étaient d'emblée amnistiées, contrairement à ce qui nous

avait opposés – oh ! cordialement vers la fin – qui était de l'ordre civique : la liberté et l'acte créateur au lieu de l'ordre et la soumission, la modernité plutôt que la perpétuation des formes du passé, l'audace plutôt que la célébration des folklores...

Je ne saurais dire que j'ai raté mon amour filial, car mon attachement était profond et, depuis des décennies, notre réconciliation s'était faite en douceur, gommant progressivement les affrontements de mes années de jeunesse. Ce qui m'accable, c'est tout ce temps qui a filé entre nous sans que j'y prenne garde. Car nous avons encore bien des choses à nous dire, j'avais surtout tant de choses à lui demander sur lui, ses origines, son enfance, sur lesquelles il fut de tout temps si discret... Quand je m'en ouvrirai à l'une de mes sœurs, plus tard, elle me rétorquera sèchement : « Eh bien, c'est trop tard, maintenant ! »

Nous avons perdu notre mère il y a quinze ans. J'en ai éprouvé un vif chagrin. Elle, si bonne et si faible... Mais aujourd'hui c'est l'anéantissement. La mort, la vie... Ces mots auraient-ils brusquement changé de sens ? Le vrai deuil, c'est peut-être de se poser cette question et de tourner autour à la manière du chacal.

Oui, qu'avons-nous à pleurer ? Père a eu une vie de labeur incessant mais aussi bien, depuis vingt ans au moins, un grand âge doré, sans plus de soucis matériels – enfin ! –, prenant tout le temps de jardiner paisiblement et de faire le tour de sa nombreuse descendance. Bonheur presque sans nuages hormis un ou deux divorces, parmi ses enfants, qui l'affectèrent sur le coup, lui enseignant avec le temps que la vie est plus exigeante que les formules et plus impénétrable que les principes, que tout amour est fragile et tout

rêve humain précaire. Avec la vieillesse lui vinrent ainsi la tolérance et la sérénité.

Dans le cimetière enneigé, la foule des amis, les miens, ceux de mes frères et sœurs, ceux de mon père, qui ne sont plus très nombreux à cet âge, se recueille. La fanfare municipale dont père fut un pilier septante ans durant, voire davantage, entonne *J'avais un camarade*. Solennité déchirante même si quelque fausse note due au froid qui paralyse les lèvres fuse çà et là. Voilà. On descend le cercueil dans la fosse. Je fonds en larmes de plus belle. Je jure que de ma vie je n'ai autant pleuré. Mes fils, pour me reconforter sans doute mais aussi pour m'éviter de faire un faux pas, me prennent par le bras. Voilà, à l'instant où le cercueil touche le fond, la musique s'arrête, mon fils aîné se penche vers moi pour me souffler une recommandation à l'oreille, et alors... Alors, je vois distinctement sur sa tempe, rayant la chevelure sombre, trois cheveux blancs qui, un bref instant, me stupéfient. Voilà... Voilà l'empreinte du temps au plus près de ce qui m'est le plus cher. Depuis la mort du grand-père, il y a deux jours, que de temps passé vertigineusement, sur cette jeune tempe d'apprenti papa, que de temps passé et quelle déchirure dans ma poitrine. J'ai tant de larmes, décidément, qu'elles doivent bien payer enfin, à retardement, toutes les misères que j'ai fait endurer à mes proches dès mon jeune âge. La mort du père vient d'emporter le toit de ma maison, voilà maintenant qu'on en arrache une porte. Ma propre vieillesse prend ses quartiers et, pour l'heure, je sais bien que je n'aborde pas encore les rives de la sagesse.

La fin de vie de père fut aussi brève qu'avait été longue son existence. Se plaignant de vives douleurs à l'abdomen, au terme de plusieurs semaines d'inappétence, il se soumit de mauvaise grâce à un examen radiologique, lui qui de toute sa vie avait obstinément refusé tout médicament quoi qu'il lui advienne, en affirmant que « le mal doit s'en aller comme il est venu ». La conclusion des médecins fut catégorique : « Monsieur Voisard, vous avez un cancer. Très avancé, oui... Oh! quelques mois, quelques semaines peut-être... » Dès lors, il daigna rester couché, dans ce qui fut le lit conjugal, avec l'assistance de mes sœurs qui se relayèrent et les visites du médecin pour des injections de morphine. Au bout du quatrième jour, mes sœurs m'alertèrent, père étant tombé en grande faiblesse. Je me rendis à son chevet une heure plus tard.

Il était assis dans son lit, mes sœurs à son chevet, l'aînée écrivant sur un bloc-notes ses recommandations ultimes qui semblaient s'achever là : il faudrait fouiller attentivement les piles de lettres et papiers restées sur son bureau, il y restait beaucoup de billets de banque qu'il y avait glissés, négligeant de les apporter à la banque... Tout était dit, on l'accommoda dans ses oreillers tandis que moi, prostré dans un coin, j'étais secoué de sanglots. Dans le conciliabule feutré qui suivit derrière la porte, j'appris que la disposition principale de ses dernières volontés concernait la destination de ce qui lui était le plus cher dans l'ordre du symbole et du souvenir, son uniforme d'officier suisse qu'il avait porté de

1940 à 1945 au service des frontières. Ces précieuses reliques iraient à l'un de ses beaux-fils considéré comme le plus digne d'en devenir le récipiendaire. De toute façon j'étais, à cet égard, formellement hors jeu...

Le lendemain, peu après l'aube, ma sœur m'appela pour m'alerter derechef. Père s'affaiblissait rapidement, sa respiration s'arrêtait et il ne répondait plus aux questions qu'on lui adressait. Quand j'arrivai à *la maison* (on avait toujours nommé ainsi la demeure des parents) tout était consommé. De nouveau, je fus saisi de sanglots et incapable de quelque geste que ce soit envers cet être cher qui venait de s'absenter irrévocablement. Et j'avais manqué ces derniers instants si précieux, je n'en aurais jamais au fond de moi la moindre image et je m'en faisais faute, j'en avais honte.

Un peu plus tard, lorsqu'on eut terminé la toilette mortuaire, ma sœur Rose voulut bien tenter de me décrire les soubresauts qui avaient marqué l'agonie.

Père, après un sommeil calme, avait déliré vers la fin de la nuit et rien, dans les bribes de mots qui se détachaient d'un murmure irrégulier de source, ne paraissait avoir de sens. Puis, après une accalmie de quelques minutes, il se dressa brusquement sur son séant, ouvrit tout grands les yeux, comme si une porte s'ouvrait devant lui et que quelqu'un s'y fût inscrit, comme si une apparition l'invitait à une rencontre. Alors, dans ce même mouvement et cet éblouissement, il prononça très distinctement, sans hésitation et d'une voix ferme, *un mot* qu'aucune de mes sœurs ne comprit, un mot « qui n'avait pas de sens » et qu'aucune d'elles n'avait retenu, n'était

capable de répéter. Un unique mot de deux ou trois syllabes qui ne disait rien d'intelligible à ces vivantes mais qui (peut-être, sans doute) pour ce moribond était un nom d'ange, une formule divine, dans la brièveté de l'éclair l'illustration de toute une existence, la clef de l'autre vie. Et cette parole ultime et essentielle que je n'aurai pas entendue, de mes oreilles entendue, j'en porterai le regret douloureux pour le reste de mes jours.

Mon père avait l'œil gris, le pouce large et une confiance définitive dans l'ordre des lois. Il allait et venait, partout à la fois, gambadant d'une tâche à l'autre avec la rage d'en venir à bout quoi qu'il en coûte. Habile en tout, mais sans génie, il ne savait pas refuser les corvées qu'on lui proposait. Son temps était compté au métronome et c'est pourquoi je peux bénir les quelques heures, mises bout à bout minute par minute, qu'il consacra à nos tête-à-tête où les mots peu à peu se constituèrent en sésames pour accéder aux cavernes sublimes.

Il dessinait excellemment, était bon aquarelliste et incomparable calligraphe, et toute sa vie il se voua, même brièvement chaque jour, à la pratique musicale, le saxo à la fanfare, le hautbois à l'orchestre, le piano à la maison pour accompagner la petite chorale familiale. En sa prime jeunesse, les samedis et dimanches, au piano du cinéma Terminus, il fabriquait un décor musical aux films muets des années vingt, glissant un arpège précipité sur une cabriole de Charlot ou de puissants accords sur le regard noir de maris soupçonneux.

Habile de ses mains, il savait relier et peindre de jolies gardes en camaïeu, il savait tailler le bois, façonner un flûtiau et il lui arriva de nous confectionner, avec le feutre de vieux chapeaux, d'agréables savates... Le plus étonnant, c'est lorsqu'il se trouvait devant un problème pratique inédit. Je ne sais pas le faire, disait-il, eh bien j'apprends à le faire. Et il le faisait...

Sa philosophie, à laquelle longtemps il espéra m'astreindre, tenait en une seule phrase : « Tu n'as qu'à suivre ton sillon et faire ce qu'on te demandera. » La vie soumise, simple et facile qui ne lui interdisait nullement des moments de gaieté et des élans de fantaisie.

Nous nous sommes aimés très tôt avant de nous détester respectueusement dès que l'adolescence m'offrit les ressources de la rébellion. Il arriva néanmoins que cet amour perdu en mon adolescence nous fût mutuellement rendu dès que mon père, en son grand âge, eut gommé les oripeaux dont il m'avait affublé quand j'étais voyou. On s'aima à nouveau dans le déploiement polyphonique d'une descendance prolifique. Je lui offris cinq petits-enfants auxquels s'ajoutèrent une dizaine d'autres venus de la fratrie. Sa *tribu*, comme il l'appelait, serait sa fierté.

Comme la mémoire est lente et volatile, quel trompe-l'œil... J'ai beau m'obstiner sur les images, rares et effilochées, d'une enfance dont je reste pourtant *ébloui*, seuls quelques événements me reviennent qui n'ont de sens que pour moi.

De sa propre enfance, on eût dit que père n'avait pas de mémoire. De rares anecdotes, ajoutées à celles non moins discrètes entendues de notre grand-mère paternelle, constituant pour moi aujourd'hui un paysage gris et brumeux où quelques vérités premières confirment les simples faits d'état civil.

On ne sait trop dans quelles circonstances notre grand-père Louis, petit ouvrier horloger, signe son engagement pour cinq ans à la Légion étrangère, à Belfort, le 24 mai 1889, où on l'affecte aussitôt au 1^{er} régiment étranger. Il débarque à Oran le 7 juin. Selon son livret militaire, il « sait lire et écrire » mais « ne sait pas nager » et dès son arrivée il est soumis aux disciplines du corps et il pratique l'escrime. Il a vingt-deux ans et l'on se perd en conjectures sur les raisons qui l'ont poussé à cette aventure. À ce qu'on sait de ce qu'il deviendra au cours de sa vie plutôt brève, il est probablement déjà, à cette époque, un lascar imprévisible. On ignore comment il a connu sa future épouse Cécile Ganguillet, de Cormoret dans le val d'Erguël, pour laquelle il déserta la Légion après un congé de maladie redevable à une « fièvre jaune ». À sa Cécile il fera sept enfants dont l'un mourra à onze ans pour avoir, a-t-on dit, bu de l'eau fraîche sur des cerises.

Ce Louis semble avoir passé plus de temps au cabaret, comme me disait sa veuve, que dans sa famille, en conformité avec la réputation des ouvriers horlogers de l'époque qui avaient été sacrés impénitents « buveurs de goutte ». En fait de *goutte*, c'est la fiole d'eau-de-vie qui à tout bout de champ et au moindre prétexte y passait. Grand-maman Cécile me

confia un jour, vers la fin de sa vie, qu'il arrivait à son folâtre époux de soigner, dans ce qui pouvait être une chambre à coucher de ce logement de pauvres, les chaudes-pisses de ses copains, que la tribu familiale, cantonnée devant la porte, entendait hurler de douleur sous les soins du prétendu guérisseur...

Ainsi, jamais je n'entendis mon père évoquer le sien de quelque manière que ce fût. Sans doute ses souvenirs étaient-ils trop noirs pour servir à l'édification de sa descendance. Grand-Père Louis décéda à moins de cinquante ans sans qu'on eût jamais su comment. La petite veuve fut dès lors juste un peu plus seule pour s'occuper des sept enfants, suant sous le harnais et implorant parfois, de guerre lasse, la charité publique. Quand mon père, entré à l'École normale grâce aux démarches d'un notaire compatissant qui sut actionner les institutions philanthropiques finançant les écolages de candidats indigents, en ressortit avec un diplôme d'instituteur, il avait dix-neuf ans. Son père venait de disparaître et il était dès lors, aîné de la famille, l'unique chance d'obtenir un vrai revenu pour la nourrir. C'est pourquoi le jeune régent Alexandre-Eugène dit Alex paya, tant qu'elle vécut, le loyer de sa pauvre maman.

Si nous n'avons connu qu'un grand-père, nous fréquentâmes deux grands-mères. La première, dite *Grand-Maman des Poules* parce que la maison qui l'abritait de même que deux familles modestes jouxtait un poulailler où l'on s'attardait en jetant des petits cailloux sur lesquels se précipitait la volaille.

La deuxième, cette Joséphine, que nous appelions *Grand-Maman des Dettes* par altération ironique de Dédette, diminutif de Bernadette, fille cadette de la

maison, était descendue peu après son mariage de ses Franches-Montagnes avec son époux Paul Jolidon à Soubey, au bord du Doubs, pour y exploiter une scierie. Mais l'entreprise fit long feu. Quelques années plus tard, la faillite était consommée et la jeune famille, qui avait emprunté le capital de l'affaire, se retirait, criblée de dettes, en Ajoie pour y refaire une vie. On n'entendit que très rarement parler de cette mésaventure et, de surcroît, ce ne fut jamais qu'à mots couverts. Cet échec avait certes jeté de l'opprobre sur la tribu mais il y avait plus, selon toutes vraisemblances. On sait que, au moment de rebâtir l'existence de sa famille, grand-père Paul en fut réduit à divaguer pedibus parmi les campagnes jurassiennes en tenue de colporteur, la hotte au dos garnie de graines potagères de toutes sortes : endives, laitues, pois mange-tout, haricots blancs et haricots noirs, fèves, carottes, mâche, bette, cresson, cerfeuil et persil, chou, sarriette, épinard et on en oublie, tant ce menu saint-frusquin, au seul énoncé de l'inventaire, pouvait donner le tournis à notre petit marchand ambulancier. Ce qu'on apprit de cette aventure-là, c'est qu'elle ne dura pas très longtemps. Et aussi que, peu de temps après, grand-père prenait – et signait –, solennellement et sur la foi catholique, l'engagement de totale et définitive abstinence. Quant à moi, c'est parvenu à l'âge d'homme et sans en parler à qui que ce soit que je devinerai pourquoi Grand-Maman des Dettes eut perpétuellement un œil noir dans un visage fermé et pourquoi personne jamais ne la vit rire. Personne non plus ne vit dès lors Paul Jolidon boire la moindre gorgée de bière ni le moindre dé à coudre d'eau-de-vie... Jusqu'en ses ultimes années où, largement octogénaire, il entretint dans sa table

de nuit une flasque de rhum qu'il téta nuitamment pour, dira-t-il, combattre sa toux de *pipou*, d'impénitent fumeur de pipe...

Comme Grand-Maman des Poules, Grand-Maman des Dettes mit au monde une demi-douzaine de loupis dont l'un, baptisé Jeanne, rencontra le plus naturellement du monde, à l'âge de vingt ans, le jeune instituteur Alexandre-Eugène dit Alex. Elle « faisait le ménage » chez le Docteur Grandgousier pour *un sou* par jour à condition que le maître n'eût pas à lui reprocher un verre cassé ou un doigt de poussière sur le guéridon. Les deux foyers, Voisard et Jolidon, étaient voisins, à distance de quatre immeubles sur les hauteurs de la Vieille-Ville de Porrentruy où la causette du soir, avec les tabourets alignés sur le trottoir, allait bon train. Les noces, célébrées le 2 avril 1927, furent des plus fécondes : d'année en année se succédèrent, comme une sorte de tradition familiale, six enfants. Cette union réjouissait particulièrement les Jolidon, leur fille sortant du rang des plus humbles en prenant pour époux un personnage public et respectable, lui-même issu de la plus misérable des populaces. Jeanne, en particulier, en manifesta toujours, vis-à-vis de ses frères et sœur, une fierté qui de sa vie ne la quitta guère, au point que le mariage lui fit aussitôt renier le patois qui était alors, dans le bas peuple, le langage commun.

La plus misérable fut Grand-Maman des Poules qui eut probablement à fort se démener avec son fantasque époux. Elle était veuve à quarante-trois ans avec sa marmaille dont quatre rejetons, outre mon père en fin d'études, étaient encore en âge de scolarité.

Elle survécut au prix d'une addition épuisante de travaux ménagers tandis que les gamins contribuaient par de menus services qu'ils rendaient à des commerçants et des artisans du voisinage. Une de ces ressources modestes, mais à chaque initiative providentielle, était la collecte de bois mort à laquelle s'adonnait la longue cohorte des traîne-misère. « On était si pauvres, disaient les aînés de mon village de Fontenais, que si une souris s'aventurait dans notre garde-manger, elle en ressortait aussitôt avec les larmes aux yeux... » Je vois encore, en mon enfance, les impressionnants chargements qu'en fin de journée des bougres épuisés tiraient sur des charrettes à bras. Ceux-là étaient tombés sur un bon filon, ceux-ci étaient venus sur le coin un peu trop tard, le meilleur avait été enlevé. Les disputes sur « le droit du premier venu » n'étaient pas rares et, moi qui vous parle, j'ai vu plus d'une fois, dans les années trente, de braves gens en venir aux mains pour trois maigres souches. À ce chapitre, mon père me fit un jour le récit d'une rude journée d'hiver où l'ultime morceau de vieille planche était consumé tandis que l'eau gelait sur l'évier de la cuisine. La maman Cécile avait pris l'habitude de débarrasser et d'emporter les vieux journaux qu'elle trouvait dans les bonnes maisons qu'elle récurait et astiquait. Durant la mauvaise saison, elle en façonnait des sortes de briquettes qu'elle plongeait longuement dans un seau d'eau avant de les mettre au poêle afin d'en retarder la combustion. Ce jour-là, donc, la provision de journaux *Le Démocrate* étant épuisée alors que la froidure mordait de plus belle en ce mois de décembre 1913, Cécile décide de se procurer en forêt, n'importe comment, quelques bons rondins pour tempérer la bicoque en cette fin d'année.

Et la voilà dans les bois du Voyebœuf munie d'une égoïne, accompagnée de son fils Alex pour le coup de main et de la petite Guite pour le guet à l'orée. Elle s'attaque aussitôt à un jeune hêtre, elle désespère de cette scie édentée et finit, après quelques imprécations, par en venir à bout. L'arbre, dont le tronc est gros comme un mollet de gymnaste, s'écroule dans la neige. Cécile en rabat les plus grandes branches et décide de venir plus tard, entre chien et loup, chercher son butin. Au crépuscule, elle est à pied d'œuvre avec ses fils Alex et Louis pour emporter sa rapine. La petite troupe n'a pas fait dix pas hors du sous-bois qu'elle tombe nez à nez avec un homme de grande taille, vêtu d'un long manteau noir fermé par un ceinturon et deux courroies de sabretache. « Je vous y prends, gredins, à voler le bois de la commune, venez avec moi vous expliquer au poste ! » Maman Cécile fond en larmes :

— Pardon, monsieur le gendarme, on a si froid dans notre pauvre cuisine, et plus la moindre bûche depuis trois jours, on voulait juste un peu de feu pour Noël...

— Oh, je vous connais, réplique le pandore, je sais que vous êtes une brave femme et je ne veux pas que vous soyez punie à la veille de Noël.

Puis, s'étant bruyamment mouché, il ajoute :

— Allez ! et ne parlez de ceci à personne !

Grand-mère lui aurait baisé les mains si le gendarme n'avait aussitôt disparu dans la grisaille de la nuit tombante. La bande des voleurs de bois prend sans demander son reste le chemin de la maison où, dans l'heure, l'arbre est réduit en bûches. Puis Cécile réunit les enfants pour leur dire avec une gravité inhabituelle dans la voix :

— Vous devez faire comme ce gendarme a dit, n'en parlez surtout à personne ! Et n'oubliez jamais, votre vie durant, le nom de ce brave homme, c'est le gendarme Bruat...

Vers la fin des années trente, un personnage pittoresque à la tronche fleurie descendait de son vélo en rentrant de la forêt et s'arrêtait souvent au carrefour de la route de Belfort où se tenaient les conciliabules du quartier. Il arborait toujours un petit bouquet de fleurs à son guidon et racontait sa cueillette de champignons ou de baies de l'après-midi en reniflant et bégayant horriblement, ce qui nous faisait rire, nous autres gamins à qui le moindre travers humain inspirait de joyeuses moqueries. Puis il rangeait sa bicyclette contre le mur du Café de la Côte-Dieu où il allait étancher une soif de toute façon inextinguible. Ce personnage s'appelait Bruat et j'appris plus tard qu'il avait été naguère, en tant que gendarme, révoqué pour cause d'éthylisme pathologique.

Ce qui domine la scène, dans l'évocation de ma première enfance, ce qui me revient avec insistance est une image de nature occupant tout l'espace. Alors que le paradis d'enfance se révèle comme menu et fragile (un mouchoir de poche, un bateau de papier), ce paysage qui le contient, comme une grande peinture dont l'encadrement a été gommé, déborde de partout avec ses forêts profondes, ses rus jaillissant des flancs de la montagne et ses rivières échevelées au long des plaines, ses villages étirés à n'en plus finir... Il y a des

fleurs à profusion, même dans la neige et le froid, sur les murs et parfois jusqu'au plafond, les bêtes innombrables s'y poursuivent et dansent, des plus petites aux plus grandes elles produisent des sons en se frottant les unes contre les autres et c'est une musique aigre et douce, ample et soyeuse, étrange et cocasse qui enveloppe toutes choses et vibre entre les clochers, les fils électriques et les hauts sapins jusqu'au ciel. La musique, la musique qui était partout et non seulement vers les cimes, qui gagnait les profondeurs et les ventres, les pieds et les chemins hantés de chars à grandes roues et de sabots ! Sur ce panorama enfantin dégingandé, je portais un *regard* insistant et ébloui mais je continue à me demander si, au fond, mes premières émotions ne me vinrent d'abord à *l'oreille*, c'est-à-dire en caresses musicales, comme des appels d'amour infiniment modulés en tous lieux, du jardin au grenier et de la forêt au lit. Ce goût d'irréel que retient la mémoire et qu'elle sous-titre aussitôt *magie* doit sans doute sa survivance à cette capacité d'étonnement qu'entretinrent en moi les leçons de choses que père improvisait toujours à bon escient et sans insistance, à la manière d'un récit qu'on écoutait bouche bée. La science alors était entendue telle une ritournelle charmante qui, à me la remémorer, s'affiche comme le tableau des premières *connaissances* dont je tapissai mon subconscient...

Que ces éboulis de réminiscences soulèvent de poussière ! Que de rumeurs et de photos floues, que de précipités à la hauteur du cœur ! Et que de mots surtout, des mots dansant en fanfare avec les objets familiers, en harmonie valsant avec un univers inconnu qui venait à moi en grappes de mots sans autre réalité que cette pure musique dont je m'assure qu'elle fut

cause, sans aucun doute, de mes toutes premières ivresses. Ô iris et mésange... alouette et luzerne... colimaçon et orpin... Ô tourterelle et mélilot, palissade et serfouette, aubépine et sittelle, Ô framboise! Carnaval et scarabée, vive l'étoile d'araignée!

J'aimais le mot *cornouiller*, pour lui-même, et il aurait pu tout aussi bien désigner une vague friandise qu'un certain lézard, peu important puisque le mot, comme bien d'autres de cet acabit, s'énonçait en bouche avec gourmandise. Chèvrefeuille et aquarelle, tournesol et fauteuil avaient des résonances de violoncelle. Puis, en écoutant les voisins s'exclamer ou chuchoter sur le pas des portes, la musique s'enrichit d'elle-même.

— Vos caramels, madame Fluc, une vraie délicatesse!

— Oui, monsieur Mario, mais vos chanterelles nous ont enchanté l'estomac, un régal!

Donc, père enseignait que chaque chose comme chaque être vivant sur la terre comme au ciel portait un nom qui le distinguait de tous les autres. Que toute chose nommée avait une importance et un rôle. Que tout ce qui avait un nom devait être préservé. C'est en apprenant à donner un nom aux choses, comme on nommait les gens, que le monde peu à peu prit un sens. Et puisque ce monde avait dès lors un sens grâce aux mots, il faudrait ne jamais les oublier. On apprendrait à les faire reluire et resplendir sur chaque chose, sur chaque sentiment humain. Plus tard nous viendraient le goût et, à force de travail, peut-être aussi le talent, de les faire jaillir et crépiter au long de phrases flamboyantes et nécessaires...

À chaque instant de notre existence tranquille, on apprenait quelque chose de lumineux sans que père impose la moindre contrainte de rabâchage. Il disait : « La mousse vient aux arbres du côté du vent, et si tu connais le côté du vent tu sauras toujours te repérer dans l'inconnu. » Je m'étais promis d'y aller voir un jour. Seulement, à chaque fois, dès que j'étais au bois, bien d'autres pensées m'occupaient l'esprit, comme ce qui, justement, survenait à tout instant sous mes yeux, un cri de buse dans les frondaisons, une fourmilière en goguette, un levraut débusqué des ronces, la senteur du muguet...

Un après-midi d'été, je devais avoir six ans, je m'étais équipé pour une expédition au loin qui serait une aventure. Pain et chocolat dans la musette, canif en poche, sans oublier les allumettes pour le bivouac qui commencerait à la tombée de la nuit. Quelques heures s'écoulèrent durant lesquelles je ne fis guère que récolter la provision de bois mort destinée au feu que j'allumerais plus tard. Et sans doute meublai-je le temps en rêvant beaucoup. Alors que le jour commençait à baisser, j'entendis, à l'orée du bois en lequel j'avais pris mes quartiers, des appels répétés qui se rapprochèrent et où je reconnaissais à la fois mon nom et les voix conjuguées de maman et de ma sœur Line.

Celles-ci me trouvèrent donc assis en tailleur à côté de ma musette. Devant moi, sur une pierre, j'avais installé une bougie vierge.

— Mais qu'est-ce que tu fais là? s'exclama ma mère stupéfaite. La nuit vient et on te cherche partout...

— J'attends, répondis-je avec le plus grand naturel, que la nuit arrive pour allumer ma bougie.

Si le vocabulaire me vint en musique, le nom des choses établit l'évidence des rapports qu'elles entretenaient entre elles. C'est ainsi que je devins curieux de tout, comme bien des enfants de mon âge. Je voyais père comme un puits de science connaissant tout sur tout et je ne tarissais pas de questions. Tout instituteur qu'il fût, il refusa toujours obstinément d'avoir ses propres enfants en classe sous sa férule. Son enseignement buissonnier n'en fut dès lors que plus chaleureux et familial.

Il me répondait toujours, sauf quand il était « dans la lune », absorbé par ses propres pensées, ce qui n'était pas rare. Il répondait parfois probablement avec malice sans que je m'en rende compte, mais jamais comme d'autres grandes personnes qui à votre question vous rembarraient sèchement.

— C'est quoi, une angine?

— De la graine de curieux!

Il est vrai qu'on considérait toute curiosité enfantine comme un défaut qu'il fallait réprimer. Les questions se posaient à l'école, pas dans la rue. Belle sagesse! Grâce à Dieu, notre route fut parsemée de rencontres décisives avec des contrebandiers et des braconniers qui, tel notre paternel, se révélèrent d'éblouissants passeurs, à la barbe des tenants de l'ordre et des usages consacrés.

M'est resté le souvenir brûlant d'un après-midi de juillet... Je devais avoir six ans et je jouais derrière la maison (une maison à plusieurs familles où nous vivions, à six et bientôt huit, dans quatre petites pièces) pendant que père non loin jardinait posément, prenant son temps pour affiner son terreau en binant, sarclant, émiettant les grumeaux de terre entre ses doigts, parmi ses plates-bandes où poireaux et oignons étaient alignés au cordeau, à la perfection comme des petits soldats toujours prêts pour la revue. Aucune peine, en jardinage, n'était inutile ni aucun soin de trop...

Tandis que père s'en prenait aux mottes, je lui posais toutes questions que m'inspirait ma rêverie devant celui qui maniait et gouvernait la terre. Et celle-ci jaillit en toute innocence :

— Qu'est-ce qu'il y a dans la terre ?

— Il y a des vers, il y a des insectes, des souris...

— Quoi encore ?

— Il y a d'autres sortes de terre, plus bas, de l'argile, cette terre qu'on mouille pour en faire des modelages.

— C'est tout ?

— À peu près... Et au fond, alors vraiment tout au fond, il y a le cœur de la terre.

— Le cœur ? On peut le voir, le toucher ?

— Il est si loin... Mais si tu creuses assez, avec de la patience...

Voilà qui était bien singulier. Dans ce jardin, sous cette terre, derrière notre maison... Mon imagination fit des bonds. Je trouvai une piochette dans la remise à outils. Sans délai, j'entreprenais des fouilles

au pied de la maison où le sol était sablonneux et pas trop difficile à creuser. Si la terre a un cœur, on allait le vérifier. Devant un tel projet grandiose, un chercheur inspiré et instruit considérerait comme incongrue toute prudence et absurde la moindre retenue. En avant pour la découverte au bout de l'aventure. Je grattais le sol, je creusais, écartant les pierres, voilà, j'y entrais dans cette terre, en ces entrailles mystérieuses. Et bientôt je m'arrêtai, stupéfait. Une forme flasque de la grosseur d'une noix gisait dans la petite cavité que ma piochette avait creusée. Après une hésitation, je saisis délicatement la chose qui dans ma main semblait imperceptiblement battre en répandant une douce chaleur. Presque aussitôt me vint la certitude qu'il s'agissait d'un cœur, du cœur même de la terre dont père m'avait parlé. Mais l'émotion était si intense devant une découverte aussi soudaine et capitale que je fus saisi de panique. J'enfouis à la hâte le cœur dans le creux où il était apparu et le recouvris de gravier puis je pris mes jambes à mon cou jusqu'à la cave de la maison en balbutiant, comme ivre : « Le cœur, j'ai trouvé *le cœur de la terre*. » J'aurais dû être heureux et fier, j'étais effrayé et accablé d'un sentiment de culpabilité. Au lieu de rejoindre mon père au jardin et de lui raconter ce qui m'arrivait, je restai prostré longtemps, longtemps, dans l'obscurité et la fraîcheur qui finit par me secouer de frissons. J'avais commis un sacrilège, j'avais dérangé le cœur de la terre, j'avais attenté à l'ordre secret du monde. Cet événement, qui eût pu se restreindre à une anecdote vite oubliée, me tenailla des semaines, des mois, toujours mon geste (le petit cœur dans la main) me revenait tel un refrain lancinant, insupportable. Au fait, il ne s'était peut-être agi que du cœur d'un petit

animal, qui avait été enfoui là par qui ? Pourtant c'était trop. Pour la première fois de ma vie, j'allais devoir aller de l'avant avec le poids terrible d'une faute dont personne, jamais, ne m'absoudrait.

L'histoire aurait pu se conclure là mais elle eut un prolongement tardif et des plus inattendus. Je dois ici anticiper et faire un bond dans la chronologie de mon récit.

Je venais d'avoir quinze ans, ma sœur Line en avait deux de plus et elle fréquentait l'école de commerce. De temps en temps, je fouillais ses affaires scolaires sans autre motif qu'une vaine et piètre curiosité. Un jour, feuilletant un recueil de textes littéraires français, je tombai, littéralement aspiré comme un papillon happé par le halo de la lampe, sur un poème de Paul Éluard intitulé *Sans âge* dont les premiers vers retentirent en moi avec fracas :

*Nous approchons
La terre en a le cœur crispé*

Je relus ces vers plusieurs fois et à chaque fois *mon cœur* battait un peu plus fort.

*Nous approchons
La terre en a le cœur crispé*

Tout le poème tanguait devant mes yeux, je flageolais sur mes jambes, pris de vertige. Je sombrai dans une sorte de brume d'où j'émergeai lentement, transporté en mon enfance telle une photographie sortant du flou de la révélation à l'instant du bain d'acide. Je me revis en ce temps qui me paraissait

alors si lointain, avec ma piochette et le petit cœur dans la main. Me revint aussitôt la panique, l'effroi et la prostration sous le poids de la faute indélébile. Je revivais chaque seconde de l'événement tandis que les mots d'Éluard me griffaient, m'entraient dans la peau et retentissaient tel un tocsin sous ma tempe. En mes oreilles tintinnabulaient des syllabes étranges tandis que le petit enfant que j'étais aussitôt redevenu chantait des mots incompréhensibles en jetant des poignées de sable autour de lui.

Ainsi je serais à jamais marqué, comme le Sacré-Cœur de Jésus qu'on voyait affiché en bonne place, image omniprésente, sur sa divine poitrine, par cette icône, le cœur de la terre violé et réhabilité par Éluard.

Ayant recouvré le calme, dans les jours qui suivirent, je relus et relus ce poème bouleversant. Puis je revins de plus en plus souvent et comme aimanté par ce livre magnétique, où je fis d'autres découvertes stupéfiantes.

Il s'y trouvait Rimbaud et Verlaine, Apollinaire et Fargue, Supervielle et Mallarmé, et leurs étranges musiques, tout un monde d'émotions nouvelles que j'accueillais comme des confidences capitales. La poésie ! J'ai la conviction, depuis longtemps, que je devins poète au point de rencontre de deux événements qui eussent pu s'effacer de ma mémoire mais qui, en se rejoignant au-delà des ans en mon subconscient déjà habité d'immémoriaux émerveillements, nourrissent durablement mon chant, mes cadences, mon souffle.

En tout cas, je commençai en ce temps-là à écrire, en cachette et en tâtonnant horriblement, des vers qui

pour la plupart de ceux éclos dans ces années d'apprentissage disparurent en de successifs et raisonnables autodafés... Jusqu'à ce que des amis précieux me prennent par la main, à commencer par Jeannot Loiseau et Pierre Olive. Mais leur heure, en mon récit, n'est pas encore venue.

Quand je dis que la nature occupait *tout l'espace* de mon enfance, je le mesure en premier lieu au rectangle de la fenêtre de la cuisine, tout en hauteur, où je me tenais le plus souvent, à l'affût de cette prairie qui me paraissait immense, entre la rivière, l'Allaine, et la forêt du Fahy, barrée à l'horizon du vigoureux trait noir d'un autre massif forestier. Rapporter, fût-ce en langage télégraphique, l'essentiel des événements ayant peuplé cette infinie contemplation reviendrait à écrire un nouveau *Graal*, les *Fables* de La Fontaine, la Genèse, les *Histoires naturelles* d'oncle Jules et l'*Odyssée*, et peut-être la moitié de Fenimore Cooper.

Comment la vraie réalité des choses, dans leur intégrale et indiscutable matérialité, a-t-elle pu ainsi et à ce point aiguillonner, forger et enflammer l'imaginaire d'un garçonnet qui n'avait pas encore l'accès aux livres, voilà qui persiste à me troubler. Ce qui m'interpelle davantage encore, c'est que mes fabuleuses rêveries, je ne les partageais avec qui que ce fût. Jamais nulle confidence ne filtrait de ma bouche et si les mots de *jardin secret* dussent jamais avoir eu un sens, c'est bien celui-là, le mien en sa bulle, qui a posteriori conviendrait. L'imagination, donc, comme compagne, camarade vraie, recours et refuge pour un temps sans mesure.

Il n'empêche que l'observation de la nature, qui menait si aisément à la contemplation, ne suffisait pas à satisfaire ma soif d'inconnu. Encore fallait-il aller y voir, jusqu'à braver les nids de guêpes, jusqu'à s'écorcher aux ronces ou s'égarer au milieu des orties... Il arrivait que le risque se doublât d'un plaisir, ou inversement, comme *aller aux mûres*, ainsi qu'on disait (et qu'on dit toujours, de même qu'aller à l'herbe aux lapins ou aller aux champignons). La cueillette des mûres, à laquelle on allait sachant ce qui attendait nos jambes nues en dessous de nos culottes courtes... Jamais aucune épine n'eut le moindre égard pour nous. « Va me cueillir une cratte de mûres pour une tarte », disait ma mère. Parfois un copain du voisinage se proposait naïvement de m'accompagner ; il ne se doutait pas de ce qui nous attendait aux ronciers. « Et cueillez bien les mûres sans le pédoncule ! lançait papa, on cueille les cerises avec mais les mûres sans le pédoncule. Et ne revenez qu'avec des mûres mûres ! » Cet instituteur, diable, ne détestait pas les jeux de mots. Alors, le copain me chuchotait : « Il a de drôles de mots, ton papa, qu'est-ce qu'il veut dire avec son pied... dans quoi ? » On aurait droit à une leçon minute de botanique paternelle avant de partir en chasse, en foi de quoi on ne trouverait pas d'encombrants pédoncules en notre *cratte*, corbeille plus profonde que large destinée à la cueillette des baies qui se suspend à la ceinture ou autour du cou. Rentrer en fin d'après-midi avec une cratte pleine de baies fraîches et luisantes fut pour moi, et pour nous tous, une fierté et une joie sans mélange et tant pis pour les griffures.

Notre mère nous avait enseigné qu'il fallait toujours « mettre les plus belles dessus », à la fin de la

cueillette. C'est pourquoi on devait d'emblée les repérer pour les récolter le moment venu...

Maman Jeanne nous accompagnait d'ailleurs volontiers et elle ne craignait pas les ronces. Un jour, bien avant que je fusse moi-même capable de cueillir, je devais avoir quatre ans, j'avais marché dans un nid de guêpes qui m'avaient aussitôt assailli furieusement. J'étais, de la tête aux pieds, criblé de piqûres et hurlant de douleur. Maman, ayant chassé les méchantes et s'étant éloignée en vitesse avec nos crattes et la poussette où dormait notre petit frère nourrisson, ouvrit son corsage, pressa ses seins et du lait qui suintait en sa main elle me frictionna vigoureusement tout le corps. Le soir venu, il n'apparaîtrait presque plus rien de ma mésaventure, m'assura-t-elle souvent par la suite... Divine médecine.

À l'heure où j'écris ces lignes, au seuil de la vieillesse, la cueillette des baies demeure pour l'antique garçon qui demeure en moi un plaisir sans mélange. De même, les lieux qui nous appelaient résonnaient magiquement, comme les noms de choses qui m'enchantèrent déjà depuis longtemps. On allait aux framboises dans les forêts mystérieuses du *Carfata*, pour les champignons nos pas nous conduisaient, via *La Combe-aux-Juifs*, aux hêtraies du *Faby*, pour les mûres, au-delà du *Pont d'Able* on trouvait de vastes clairières mais si l'on nous encourageait assez nous grimptions jusqu'aux hauts pâturages de *Montancy*, une sacrée trotte, par-delà la *Vacherie Lintz*, qui nous prenait toute une journée de vacances qui resterait un souvenir lumineux, quelles qu'eussent pu être nos petites misères, piqûres

d'insectes, ampoules aux pieds ou frayeurs devant les taurillons un peu ivres de leur liberté champêtre.

On redescendait en plaine par la ferme-auberge de *Calabri* où nous étanchions, au robinet de la fontaine, la soif ardente de tout un jour... Tous les lieux nommés me paraissaient lointains. M'en approcher, à petits pas tant que je ne fus capable de réelles enjambées, serait de toute manière une aventure, la rivière *Allaine* serait l'Orénoque, notre bienveillant *Mont-Terrible* la Cordillère des Andes et le *Clos-du-Doubs* l'Amérique...

Mais le plaisir le plus intense du petit marcheur-rêveur serait celui du bivouac dominical décidé par le seul père, qui à l'aube mettait en branle la petite troupe familiale de mulets chargés de sacs à dos contenant les victuailles du jour, pain, légumes et saucisses, chaudron pour la soupe et même quelques bonnes bûches pour assurer le foyer. On traversait la ville d'est en ouest pour aborder, par les *Champs Grattoux*, les flancs de la montagne *Sous-la-Cœudre*, puis monter par la ferme de *Fréteux*, à flanc du canyon de *Vaberbin*, et gagner le saint des saints, la combe de *Calabri* où la fête épanouirait ses fastes, corvée d'eau à la fontaine de la ferme, cueillette de noisettes et de prunes sauvages, leçons express de botanique. Et, avant toutes choses, ramassage de bois mort et feu de camp dont les étincelles crépitantes qui en jaillissaient nous projetaient un peu plus loin dans nos rêves. Et personne ne se plaignait de la fumée qui

nous brûlait les yeux au moindre revers de vent. Il y aurait bien quelques jeux après la soupe avalée à chaque fois avec délice et ce seraient cache-cache parmi les buissons d'égantiers et de houx, devinettes improvisées tournées en métaphores, bâtons de coudrier entaillés et décorés, chansons entonnées par le père pour stimuler la marche de la retraite, en fin d'après-midi, vers le train-train quotidien...

Le chemin du retour nous menait, à chaque expédition, tel un rite, jusqu'au village jouxtant le chef-lieu où nous faisons halte pour quelques instants d'intense poésie. C'était le village de Fontenais, berceau des Voisard depuis plus de deux siècles, où père avait encore un oncle et plusieurs cousins.

Les familles portant notre patronyme étant nombreuses, chaque branche est dotée d'un surnom, parfois ironique. Le nôtre est *Quéquan*, mystérieuse et cocasse appellation dont je crois deviner l'origine et le sens, ayant découvert, dans je ne sais plus quel ouvrage, le verbe d'ancien français *quéquier* qui signifierait bégayer, mais tout aussi bien caqueter, bonimenter ou disputer. Ainsi, nous, Quéquans de Fontenais, serions de la sorte des langues bien pendues, barjaquant et palabrant d'abondance. Pour avoir longuement pratiqué la tribu innombrable, je lui vois un trait commun indéniable : ces Quéquans ont le goût de la parole et de la péroration, voire de la harangue, exprimant sans désespérer des opinions tranchées sur tout et sur pas grand-chose, et montrant généralement une incapacité absolue à cesser le combat oratoire. Par parenthèse, ce trait caricatural qui afflige les miens m'a toujours amusé et je ne prétendrais pas devoir y échapper...

Cet oncle Joseph, dit le Ptit Djoset, était un homme court et frêle exerçant à domicile la noble profession de graveur de boîtes de montre. À chaque visite, nous le surprénions, dimanche ou pas, assis à son établi, gravant de ses burins des dédicaces ou le nom du fabricant sur ces grosses montres de poche qu'on appelait oignons. À le voir si affairé, on se demandait quand et comment il pouvait prendre le temps de piéger les dizaines de petits oiseaux sauvages qu'il tenait en cage pour les revendre alentour, car le graveur avait une belle réputation d'oiseleur. Il faisait ainsi commerce de couples de chardonnerets, serins, verdiers et linottes qu'il appâtait on ne sait où ni comment et qu'il prenait, croit-on, à la glu ou au trébuchet. De tels braconnages ne se racontent pas. Motus ! Il caressait mes boucles blondes et plaisantait gaiement. « Toi aussi, tu es un Quéquan ! » chuintait-il de son étrange voix de tête qui tenait à la fois de la crécelle et du sifflet de jonc, cette sorte de voix qu'on essaie d'avoir sous le masque, à Carnaval. Une voix très haut perchée et comme geignarde alors que le bonhomme ne se plaignait jamais de quoi que ce fût.

Les oiseaux d'oncle Joseph, de même que les fleurs de son jardin, dont les églantines entées en roses qu'il nous vantait, étaient notre récompense au bout d'une journée de rêve. Et pour peu que sa discrète vieille épouse Virginie voulût bien nous servir un verre de son délicieux sirop de sureau, notre bonheur était à son comble.

Le Ptit Djoset avait une histoire qui l'avait rendu légendaire dès son jeune âge. Dans les années 1880,

les premières bicyclettes firent leur apparition dans nos campagnes et seuls quelques privilégiés aisés pouvaient en acquérir un exemplaire. Aussi bien, dès qu'un de ceux-là se présentait dans les rues avec son engin, il faisait sensation et provoquait un attroupe-ment de curieux. Tous demandaient la grâce d'un essai personnel, seuls quelques-uns étaient exaucés. Notre Ptit Djoset fut un jour de ceux-là au village de Fontenais, tout en pentes qui, propices à la luge l'hiver, étaient capables de procurer à ces nouvelles machines, en cet été-là, un fameux élan. Le voilà qui se met en selle, pose le pied sur le pédalier et, après les dernières recommandations du propriétaire du véhicule, fonce dans la descente qui l'avale vertigineusement. Il n'a pas fait deux cents mètres que la bicyclette et son malheureux pilote percutent un mur de jardin. Djoset est projeté en l'air et après une pirouette de dessin animé atterrit de la tête sur le macadam où il reste inanimé. On se précipite pour le secourir, il ne reprend pas connaissance et, après palabre, les témoins décident de le convoier à l'Hôtel-Dieu de Porrentruy sur une charrette à bras. Il reste une semaine dans le coma et pendant ce temps on soigne ses blessures ouvertes sur tout le corps. À son réveil, dans son lit d'hôpital, il se dresse sur son séant, se tâte les côtes, le front, les oreilles, le menton et le nez. Les bonnes sœurs infirmières lui offrent un verre d'eau.

- Ça va, monsieur Voisard ?
- Vous savez mon nom ?
- Bien sûr, et savez-vous ce qui vous est arrivé ?
- Non, j'étais sur une bicyclette...
- Et vous êtes tombé...
- Je ne me rappelle pas.

Quelques heures plus tard, il appelle la garde, une sœur arrive à laquelle il demande :

— Qu'est-ce que je fais là ?

— On vous soigne parce que vous êtes tombé d'une bicyclette.

— Et qu'est-ce que vous avez fait de ma tête ?

— Votre tête ?

— Il faut me la rendre parce que, avec celle-ci, je ne me sens pas bien.

— Voyons, mais vous l'avez, votre tête, toute votre tête !

— Non, non, ce n'est pas moi, rendez-moi ma tête !

Il sortit donc tel quel de l'Hôtel-Dieu, avec ce manque qu'il clamait. Et il fallut plusieurs semaines, voire plusieurs mois, pour comprendre ce qui depuis son retour à la vie, à l'hôpital, le tracassait. La conséquence la plus notable de son traumatisme crânien s'avérait être la perte de l'odorat. Il ne parvenait plus à percevoir les senteurs de roses, ni l'odeur du café au lait dans son bol, ni les effluves des étables du voisinage, ni le parfum suave du lard suspendu dans la cheminée. Quand il avait encore sa tête à lui, la vraie, il les reconnaissait, toutes ces odeurs-là et bien d'autres encore, et dès lors, plus rien... On eut beau le raisonner de toutes les manières, jusqu'à faire intervenir auprès de lui les notables de la commune. Rien n'y fit. Il resta persuadé que, sur ce corps qu'il reconnaissait bien comme le sien, on avait planté une autre tête. Et voilà la légende du Ptit Djoset. Toute sa vie, et il vécut jusqu'à nonante-trois ans, il vaqua et pensa avec la tête d'un autre, se mariant, faisant des enfants, gravant habilement des lettres et arabesques sur des

montres de gousset, capturant des passereaux, soignant les fruits qu'il distillait, fauchant l'herbe du verger, jouant du bugle à la fanfare locale, blaguant avec les paysans et frimant avec les chasseurs, tout cela qui est une longue vie d'homme, avec cette indéboulonnable certitude d'être affublé de *la tête d'un autre*, qu'il ne connaîtrait d'ailleurs jamais, c'était là la seconde de ses certitudes...

Je n'avais pas connu mon lascar de grand-père paternel, mais ce personnage-là, qui était son authentique frère, le valait bien comme figure emblématique et c'est avec bonheur que j'aurais adopté comme mon aïeul primordial *l'oncle oiseleur qui a perdu sa tête*... S'il m'eût été donné d'en choisir un, en complément du maternel, ce Paul de Saint-Brais tombé de la Montagne en Ajoie avec sa hotte de colporteur et vaquant de ferme en ferme, faisant halte, ici ou là, en impénitent joueur de cartes... Parce que, du côté des oncles, je n'en voyais aucun qui fût digne d'intérêt. Ni le gros qui toute sa vie bouffa du *cagoulard*, qu'il voyait partout dans ses cuites, et qui était brutal et grossier. Celui-là me lança un jour, devant ma mère muette et consternée : « Tu te prends pour un artiste, petit con ? Un âne triste, oui ! » Ni le petit à moustaches qui passait ses moments de loisir à peindre maladroitement à l'aquarelle *l'Oiseau bleu*, toujours le même et il en faisait des dizaines, en ponctuant son travail d'éclats de rire insensés. Ni l'autre qui ne s'intéressait qu'à lui et à l'écoute des émissions de radio-crochet...

Conscient donc que les mots me sont venus sur des accompagnements d'orchestre, des murmures de source avec des voyelles à circonflexe, des consonnes tambourineuses d'animaux malicieux tapis aux points d'orgue, efflorescences enjouées distillant syllabes et assonances à une oreille voyeuse, toutes les choses visibles et, bientôt, à son tour l'invisible enseignant la mélodie et le rythme de ce qui enchante l'œil, je m'assure aujourd'hui que j'ai manqué une rencontre prédestinée dès l'origine avec la musique.

J'avais tout pour m'accorder à cet art que, l'âge venu, je vénère de toutes mes fibres et que j'ai négligé par sottise et paresse, alors que mon père, musicien amateur exemplaire, m'encourageait sans relâche, allant souvent, devant mes dérobades incessantes, jusqu'à *hausser le ton* et me menacer de sanctions. On ne m'avait pas assigné bien longtemps au piano familial, que j'avais très tôt considéré comme camarade de tapage et de cacophonie, plutôt comparse, donc, que comme compagnon. On le laissa à ma sœur Line qui le traita convenablement et qui sut bientôt accompagner nos chansonnettes. Dès lors m'attendait l'épreuve d'un instrument à vent, père ne savait pas encore lequel. J'étais trop petit alors pour l'embouchure et pour l'anche qui demandent des lèvres fermes. C'est pourquoi on ne me bouscula pas d'emblée, me laissant rêver sur les deux disques que je faisais inlassablement tourner sur le gros gramophone à manivelle. L'un serinait les valse viennoises qui faisaient pâmer les parents. L'autre comportait plusieurs morceaux de compositeurs modernes interprétés par l'Harmonie de la Garde républicaine, dont *España* de Chabrier et *Pacific 231* de Honegger. Je ne m'en lassais pas.

Entre-temps, j'entendais les gammes paternelles au saxophone ou les partitions de hautbois qu'il exerçait pour les répétitions de l'Orchestre de la Ville. La musique était donc à l'honneur dans la maison et, aussi loin que me porte ma mémoire, elle est présente même si trop souvent je la laissai marteler à ma fenêtre close. Et ce père, suroccupé par cent obligations subsidiaires, qui *de sa vie* ne manqua aucune répétition hors de celles programmées pendant les périodes de service militaire. Ah! service musical, oui, et quelle fierté ne montrait-il quand il parlait de ses septante ans de musique...

Quant à moi, petit rêveur, qui avais eu déjà à connaître le « cœur de la terre » et son très lointain et très profond et très étrange battement, j'avais une connaissance instinctive, me semble-t-il, de la musique. J'en revois les sources, je les entends en fermant les yeux. Au commencement était le son. Tirili de la mésange, coassement de la grenouille, pleurs du nourrisson, tacatac du train, tambourinade de la pluie sur les vitres, chuintement des pommes cuisant dans la cavette du poêle, pétarades des bûches de sapin dans le foyer, stridences des sirènes au loin se confondant aux aboiements des chiens, sifflet du laitier ambulante, caquetages colériques en la basse-cour. L'eau du robinet dont je frappais toutes sortes de casseroles me donna l'idée de récipients de verre inégalement emplis. Ces percussions rudimentaires me révélèrent une autre réalité, le rythme, que j'exerçai dès lors sur des ficelles tendues autour de boîtes de carton. L'expression première de la musique: l'onomatopée associée à des tambourinades...

Mais l'empire de la musique, immense territoire à arpenter sans relâche avec une ferveur jamais rassasiée, cet empire-là, je le savais fraternel et, tout aussi bien, à la fois maternel et paternel. J'y aurais accès si je le voulais. Et pour mon père la musique était une réalité vitale. Il n'acceptait pas qu'elle reste un mot. J'aurais à en découdre. J'aurais à faire face. La musique, mon petit Coco, ne devra jamais rester une parole en l'air, un petit mot en ta bouche. On me mit entre les mains un cornet à pistons, instrument pour lequel père avait, parmi les cuivres, une considération particulière, c'est-à-dire à peine moins que pour l'aristocratique trompette... Je peinaï sur l'embouchure, les lèvres et le souffle de concert me faisaient défaut et les sons se dérobaient. Il me faudrait, affirmait mon paternel maître, « du travail, du travail et encore du travail ». C'est-à-dire, a priori, du courage et encore du courage. Père m'encourageait, certes, mais je réalisai que l'art est si difficile que tout le courage dont j'étais capable n'y suffirait jamais. Dès qu'il rentrait le soir de son travail, père demandait : « As-tu fait ta musique aujourd'hui ? » Mes réponses ne manquaient pas d'être évasives. Et si je sollicitais une faveur, une permission de sortir après souper ou deux sous pour une bricole, la réponse bien souvent tint en deux mots : « Et ta musique ? »

Quand j'arrivai ensuite au collège, on me proposa d'essayer le violon, instrument qui ne solliciterait pas vainement ma bouche et mon souffle, mais mes doigts sur les cordes s'avéraient désespérément courts... Là aussi, on ne me lâcherait pas et on s'obstinerait à exiger de ma part du travail et encore du travail.

— As-tu travaillé ton violon ?

— Un peu.

Je finis par admettre que la discipline et l'immense effort que la musique me demandait étaient incompatibles avec mon état de rêveur impénitent.

— Et ta musique ?

J'avais la tête ailleurs, décidément. Mais où ? C'est ce que mes chers parents, de tout temps, désespérèrent de savoir ni même de deviner.

À nouveau, je fus tenté par la trompette au jour où je découvris le jazz et Louis Armstrong. Ah, là était décidément la vraie musique, celle qui colle à la vie, « cette musique de sauvages », comme disaient les adultes alentour, qui exprime des sentiments proches des miens. J'étais alors tout jeune adolescent et je croyais évidemment avoir tout compris... Mais la trompette, sous mes lèvres, était aussi rebelle dans l'orbite du jazz que devant le buste de Beethoven planté dans les salles de musique. C'est à cette époque que père, alors démobilisé, se piqua de me réveiller de mes sommeils lourds, le matin, au son du hautbois qu'il retrouvait après de longs mois de pénitence. Et je protestais.

— Mais, ironisait-il, toi le poète devrais te rappeler qu'on réveillait Rousseau au son de la flûte...

— Oui, mais c'était de la flûte, ton hautbois est si criard !

Je ne me levais donc pas. Père riait et pourtant je devais certainement le blesser par mes réparties stupides. Depuis que j'ai consenti, il y a bien du temps, à m'amender en toute humilité sur mon peu glorieux parcours musicien, et que je goûte à en mourir les grands et petits classiques d'hier et d'aujourd'hui, je repense à ces vains débats que j'imposais à mes

parents (et même ma sœur aînée se mettait de leur côté) entre l'ancienne et démodée musique, la leur, et la mienne, ce jazz qui me semblait d'évidence appelé à enterrer l'autre, rien de moins... Pauvre Coco! Aujourd'hui, quand j'entends l'adagio du *Concerto RV 452 en ut mineur* pour hautbois de Vivaldi, le cœur me fend et je replonge, à ma très grande confusion, au souvenir de la bêtise à jamais impardonnable de mes seize ans.

— Et ta musique ?

J'entendrai longtemps – j'entends encore – ces mots-là comme un reproche, certes, mais aussi comme une interrogation. La musique était faite pour moi et je n'ai pas voulu croire que j'étais fait pour elle. Si je me suis trompé...

En ce temps-là, je venais de faire ma Première Communion, dite solennelle, et j'étais en termes excellents avec Dieu et toutes ses légions célestes, anges et archanges et la multitude des saints. J'étais assidu aux offices et d'ailleurs père nous y contraignait, tout partisan des Rouges qu'il fût. Lui-même, d'ailleurs, pratiqua sans défaillances jusqu'à la fin de ses jours. J'étais devenu « servant de messe » (ce que d'autres nommaient enfant de chœur), je barjaquais en latin approximatif pour les répons et le grand privilège était de tenir et de brandiller l'encensoir fumant. Oh, les fins effluves planant de l'autel vers l'assemblée des fidèles. Les parfums enveloppaient les belles dames qui n'étaient, je l'aurais juré, jamais plus belles qu'ici dans leurs atours dominicaux. Et tandis que l'encens m'enivrait, je voyais leurs corsages

m'adresser des clins d'œil. Et parfois, dans un mouvement fugace, j'apercevais le haut de leurs bas. Bonheurs divins rehaussés des chants grégoriens qui me transportaient et élevaient mon âme... Comment ne pas fondre quand retentit le sublime *Tantum ergo* ou le funèbre et puissant *Libera me dominus* ? Ou bien, comment résister à l'extase quand, vers la fin de la messe de Minuit, vibre dans l'air saturé de parfums si fervents la petite voix enfantine de l'*Apparuit* qui avait déjà, à la Noël 1886, bouleversé Paul Claudel ?

Qu'elle était belle, alors, cette église ! Et tandis que mon âme s'élevait, mes yeux revenaient sans fin aux dames de l'assistance, à leurs mains fines caressant un missel indifférent, à leurs jambes serrées sur leur publique dévotion à la Vierge, à leurs regards langoureux sur saint Jean-Baptiste, et l'encens de plus belle exhalait ses volutes grisantes. Bientôt je ne savais plus, je ne voyais pas quel espace, quelle distance, quel rideau pouvaient bien faire la différence entre piété et péché. Quoi que je lui oppose, Éros, démon amical avant de devenir familier, siégerait tout à côté des stalles et ferait inlassablement le chemin du garçon encenseur sincère aux élégantes compagnes des notables. Jamais l'esprit bardé de prière n'empêcherait — mais l'a-t-il seulement voulu un jour — la célébration des sens (j'en fus peu à peu convaincu) en même temps que l'effusion mystique.

Ainsi, ma qualité de servant de messe agréé à l'âge de huit ans m'imposait des semaines de présence auprès d'un officiant désigné. Je partais de chez moi au petit matin, le plus souvent à jeun, je traversais la ville quasi déserte, j'en avais pour un quart d'heure avant d'aborder la rue de l'Église où les délicates

odeurs montant du soupirail de la boulangerie Braun me vivifiaient. Un de ces matins, alors que je marchais comme somnambule dans les rues froides de fin d'hiver, et que les rêves de la nuit me collaient aux paupières, je ressentis une violente douleur soudain dans mon ventre, tel un coup de couteau. Le soir même, à l'Hôtel-Dieu, le bon Docteur Bulliard m'ouvrait le ventre pour y prélever ce drôle d'appendice, organelle que l'on dit inutile et qui est là pourtant...

L'hôpital, avec ses mourants, ses malades plus ou moins imaginaires et ses religieuses si dévouées et si douces (mais comment faisaient-elles pour être parfois si sévères et inflexibles?)... Après l'éther qui m'encombrait l'esprit de rêves fous et horriblement répétitifs durant un temps si long qu'il me parut toute une vie, je me retrouvai dans une salle de six lits, mais je ne me rappelle vraiment que deux de mes compagnons d'infortune. L'un avait été amené pendant la nuit qui avait suivi mon opération. Il avait, avec sa motocyclette, percuté un char agricole et était resté inanimé sur la route. Son coma s'avéra profond et les invocations et appels infiniment insistants du médecin qui le torturait de sa lampe-torche n'en vinrent pas à bout. « Vous m'entendez, monsieur Armand? Vous m'entendez? Vous êtes à l'hôpital, monsieur Armand, je suis le Docteur Bulliard, vous m'entendez? » Peut-être le pauvre homme entendait-il quelque chose mais il ne répondait pas. Pourquoi ne répond-il pas, pensais-je, le docteur fait plus qu'il n'en faut pour le réveiller. Dans la journée, quelques personnes de la famille vinrent s'asseoir cinq minutes au pied du lit et ils furent suivis, le soir venu, par une jeune femme en pleurs qui s'affaira autour du lit telle une mère avec son nourrisson. Elle lui

épongeait le front, lui mouillait les lèvres, lui arrangeait les cheveux, tentait de lui faire ingurgiter une cuillerée d'eau. « Bois, mon chéri, bois un peu, mon amour, rien qu'un peu... Oh, mon chéri, dis-moi quelque chose... Mon amour, ne me laisse pas, ne pars pas... » Elle inondait de larmes le visage de son bien-aimé. Ses implorations me parurent interminables. Une sœur soignante finit par l'éconduire avec ménagement. Cette scène, qui m'obséda longtemps, avait eu pour mérite, en tout cas, de mettre une sourdine momentanée aux émissions intestinales d'un valet de ferme à la jambe cassée qui gisait deux lits plus loin. Ses pets sonores incessants agaçaient une moitié de la salle et divertissaient l'autre. De ma vie je n'entendrais plus jamais rien de tel. Il arriva que le coma du moribond fût fêté, tout à côté, d'éclats de rire irrépressibles, tant certains pets tenaient du prodige, dans la tonalité ou la puissance. Pour voir, je me pris à les compter. Cent dix-huit, longs ou brefs, en une séance de deux minutes ! Une sœur vint nous demander d'être discrets, car Monsieur Armand était mourant. Au matin suivant, son lit était vide, l'issue, comme on dit, ayant été fatale.

Je n'avais jamais approché la mort d'aussi près. Certes, j'entendais çà et là des adultes prononcer gravement cette bizarre formule locale : « Vous savez que Monsieur Manchot est *tout au bout* ? » Au bout de quoi, Seigneur ? Eh bien, au bout de sa vie, aux extrémités, quoi ! Et on apprenait que tel ou tel était parti d'un coup de pied de cheval ou que tel autre avait fini par mourir du *miserere*. Toute maladie mortelle qu'on connaissait mal recevait ce nom insolite. En ce temps-là, donc, beaucoup de gens mouraient du *miserere*.

Pour la première fois, je constatais quelle réalité couvrait le mot *mort*, j'avais vu quelqu'un passer du monde des vivants dans le royaume des autres. Et cette leçon-là n'avait pas le fin goût de noisette de celles qui me venaient du paternel...

— Et ta musique ?